



L'Église, continuité de la présence du Christ dans le monde

Luigi Giussani, Pourquoi l'Église ?, Chapitre IV

Je voudrais souligner une nouvelle fois un préalable indispensable à l'identification de ces facteurs constitutifs originels que nous venons d'annoncer.

Dans l'histoire, l'Église se présente avant tout comme relation avec le Christ vivant. Toute autre réflexion, toute autre considération découle de cette attitude originelle. Dans les Actes des apôtres, Luc dépeint un groupe de personnes qui a poursuivi après Pâques la vie commune qui existait pendant la vie terrestre de Jésus. Ce petit groupe qui s'était formé autour d'un homme exceptionnel aurait eu pourtant mille bonnes raisons de disparaître. Après la mort de Jésus, si la présence qui était au centre de leur communauté avait été détruite, la dispersion définitive du groupe des disciples aurait été parfaitement compréhensible.

« L'an 29 ou 30 de notre ère, au temps de la Pâque juive, trois croix avaient été dressées aux portes de Jérusalem. Sur deux d'entre elles mouraient des criminels de droit commun. La troisième était réservée à un agitateur politique. C'est du moins ce que disait l'inscription qui portait le nom du condamné et le motif de son supplice : « Jésus de Nazareth, roi des Juifs. » De semblables exécutions étaient fréquentes : personne n'y prêtait une grande attention. Historiens et chroniqueurs avaient bien d'autres choses à faire que d'enregistrer les faits et gestes des pauvres gens qui étaient condamnés, pour une raison souvent futile, à la mort sur une croix. L'exécution de Jésus serait donc restée inaperçue, personne n'en aurait jamais parlé si, le surlendemain, quelques amis, quelques disciples, n'avaient vu apparaître, plein de vie, celui dont ils avaient respectueusement déposé le corps dans un sépulcre neuf . »

Cette vie débordante, que Bardy décrit de façon si efficace, est la clé de la période mystérieuse qui suit la disparition de Jésus-Christ. Si la mort de l'homme qui

avait été leur raison de vivre pendant trois ans a secoué les disciples, les a désorientés et troublés - comme Jésus lui-même l'avait prédit peu avant de mourir : « Tous, vous allez succomber, car il est écrit : "Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées" » (Mc, 14, 27) -, elle ne les a pas détruits, elle ne les a pas dispersés sans possibilité de se retrouver. Au contraire, après le premier moment d'égarement, ils commencent à se réunir, peut-être plus souvent qu'auparavant, et d'autres personnes s'associent à eux. Ils étaient dans la douleur, ils avaient peur des conséquences de cette exécution, et pourtant l'image que donnent les premiers documents est celle d'un groupe qui se renforce et s'installe. La perception confuse de cette vie, à laquelle ils se sont trouvés confrontés ensuite, quand Jésus ressuscité leur est apparu, agissait déjà de façon souterraine sur leurs convictions. C'est ce qui aura fait penser à l'un ou l'autre : « Est-ce que vraiment tout est fini avec sa mort ? » Cependant, un souvenir dévot n'aurait pu garantir la cohésion du groupe dans des conditions aussi difficiles et hostiles, pas même dans le cas où il aurait été soutenu par le désir de diffuser l'enseignement du Maître. Pour ces hommes, le seul enseignement qui ne pouvait être mis en discussion était le Maître présent, Jésus vivant. Et c'est exactement ce qu'ils ont transmis : le témoignage d'un homme présent, vivant. Le début de l'Église, c'est justement cette poignée de disciples, ce petit groupe d'amis qui, après la mort de Jésus-Christ, restent quand même ensemble. Pourquoi ? Parce que le Christ ressuscité est présent au milieu d'eux.

Cet homme, les disciples ont appris progressivement, lentement, à en reconnaître le mystère divin, grâce à un chemin de certitude progressive sur lequel, on l'a vu, lui-même les a conduits. Et maintenant, tous ensemble, ils nous le témoignent vivant et présent. Ils nous avertissent que Dieu n'est pas venu dans le monde, il ne s'est pas établi comme homme dans l'histoire à un moment quelconque pour qu'on s'en souvienne vaguement comme d'un souvenir intemporel : Jésus-Christ reste dans l'histoire, dans la vie de l'homme, personnellement, réellement, avec le visage historique, vivant, de la communauté chrétienne, de l'Église. Par leur existence et leur témoignage, ces premiers disciples, ce petit groupe d'amis nous transmettent que Dieu n'est pas descendu sur la terre quelques instants, comme un point dans l'histoire, insaisissable pour ceux qui seraient arrivés après le temps où il était en Galilée et en Judée. Dieu est venu dans le monde pour rester dans le monde : Christ est l'Emmanuel, le Dieu avec nous.

En lisant le début des Actes des apôtres, on découvre la conviction de cette présence. On nous dit tout de suite « qu'avec de nombreuses preuves il s'était présenté vivant après sa passion, pendant quarante jours, il leur était apparu et les avait entretenus du royaume de Dieu » (Ac 1, 3). On dit aussi que ces apparitions n'étaient pas imaginaires mais que ces entretiens avaient lieu, par exemple, « quand il était à table avec eux [...] ». Le même genre d'observations accompagne le récit de telle ou telle apparition, comme le texte de Matthieu qui rapporte l'effroi compréhensible de deux femmes qui avaient suivi Jésus et qui se trouvent devant un tombeau vide et un ange. Matthieu note que Jésus va familièrement à leur rencontre et qu'il les interpelle. « Je vous salue » (Mt 28, 1-10) ; de même à la fin de l'Évangile de Marc, après être apparu à différentes personnes, Jésus se révèle aux



onze disciples qui mangeaient ensemble et il leur reproche de ne pas avoir cru le récit de ceux qui l'avaient vu ressuscité (Mc 16, 14) ; ou encore l'apparition racontée par Jean (Jn 21), quand Jésus, sur la rive du lac de Tibériade, prépare les braises pour cuire le poisson qu'ils venaient de pêcher miraculeusement ; et ce récit de Luc, où Jésus apparaît pendant une réunion des disciples (Lc 24, 36-43) et, devant leur frayeur, les rassure en les invitant à le toucher, à se rendre compte que c'est bien lui, pour finalement demander quelque chose à manger afin de les convaincre. Ce sont des annotations qui n'ont rien de solennel, de théâtral : elles témoignent simplement d'une présence familière qui continue, elles sont la traduction dans les faits de l'expression « Dieu avec nous ».

Il y a donc une continuité vraiment physiologique entre Jésus-Christ et ce premier noyau d'Eglise, et c'est ainsi que ce petit groupe de personnes commence son chemin dans le monde : comme continuité de la vie de l'homme Jésus-Christ présent et agissant parmi eux.

La réalité de cette présence dans la conviction que les premiers chrétiens ont voulu nous transmettre est encore plus évidente quand on poursuit la lecture des Actes des apôtres, avec l'épisode qui nous est raconté dès le premier chapitre : « Tous, d'un même cœur, étaient assidus à la prière avec quelques femmes, dont Marie mère de Jésus, et avec ses frères. »

« En ces jours-là, Pierre se leva au milieu des frères - ils étaient réunis au nombre d'environ cent vingt - et il dit : « Frères, il fallait que s'accomplît l'Écriture où, par la bouche de David, l'Esprit-Saint avait parlé d'avance de Judas, qui s'est fait le guide de ceux qui ont arrêté Jésus. Il avait rang parmi nous et s'était vu attribuer une part de notre ministère. Et voilà que, s'étant acquis un domaine avec le salaire de son forfait, cet homme est tombé la tête la première et a éclaté par le milieu, et toutes ses entrailles se sont répandues. La chose fut connue de tous les habitants de Jérusalem, si bien que ce domaine fut appelé dans leur langue Hakeldama, c'est-à-dire "Domaine du sang". Or il est écrit au livre des Psaumes : Que son enclos devienne désert et qu'il ne se trouve personne pour y habiter. Et encore : Qu'un autre reçoive sa charge. Il faut donc que, de ces hommes qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jésus a vécu au milieu de nous, en commençant au baptême de Jean jusqu'au jour où il nous fut enlevé, il y en ait un qui devienne avec nous témoin de sa résurrection. »

« On en présenta deux, Joseph dit Barsabbas, surnommé Justus, et Matthias. Alors ils firent cette prière : "Toi, Seigneur, qui connais le cœur de tous les hommes, montre-nous lequel de ces deux tu as choisi pour occuper, dans le ministère de l'apostolat, la place qu'a délaissée Judas pour s'en aller à sa place à lui." Alors on tira au sort, et le sort tomba sur Matthias, qui fut mis au nombre des douze apôtres » (Ac 1, 14-26).

Ce récit manifeste la conscience que cette première communauté a voulu nous communiquer, cette certitude d'être continuité de Jésus-Christ : leur assiduité et leur unité dans la prière pouvait-elle se fonder sur la dramaticité bouleversante des faits qui venaient de se produire ? Plus logiquement, la passion du Seigneur aurait dû causer scepticisme et division, comme on le voit dans l'histoire chaque fois que disparaît le chef d'un groupe, le fondateur d'une réalité ! L'assiduité et l'unité dans la prière s'enracinaient dans la confiance et l'expérience de la présence du Maître. Et la hâte de réparer le petit groupe des douze que Jésus avait choisis, en remplaçant Judas, révèle la conviction d'être porteurs d'un mandat, témoins d'un événement sans pareil, gardiens de l'attente d'un fait qui, selon la promesse de Jésus, leur aurait donné force, « dans peu de jours » (Ac 1, 1-8).

Ce n'est pas le portrait d'un groupe qui a su habilement se réorganiser après les coups d'un destin hostile, mais celui d'un groupe qui ne s'est jamais dissous, parce que le motif de leur union ne les a jamais abandonnés.

Pour eux, Jésus n'est pas quelqu'un dont il faut se souvenir, en essayant d'être fidèle à ses paroles, c'est quelqu'un dont il faut témoigner la présence encore active ; selon les paroles de Pierre, que rapportent ces mêmes Actes des apôtres : « Dieu l'a ressuscité le troisième jour et lui a donné de se manifester, non à tout le peuple, mais aux témoins que Dieu avait choisis d'avance, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts ; et il nous a enjoint de proclamer au peuple et d'attester qu'il est, lui, le juge établi par Dieu pour les vivants et les morts. C'est de lui que tous les prophètes rendent ce témoignage que quiconque croit en lui recevra, par son nom, la rémission de ses péchés » (Ac 10, 40-43).

D'un côté, rien n'a changé depuis l'époque où il marchait sur les routes de Galilée en faisant des miracles et en pardonnant les péchés, scandalisant les docteurs de la Loi. Il est actif comme à cette époque. Un problème surgit pourtant, le problème de la nature de sa continuité dans l'histoire. Dans ce sens, c'est le problème de l'Église qui surgit et se relie au problème même de Jésus-Christ.

On aura l'occasion d'évaluer de façon critique la proposition faite par l'Église. Mais auparavant il faut la considérer dans la racine de sa continuité par rapport à Jésus-Christ, tel que ce problème s'est présenté aux premières personnes qui l'ont vécu, tel que Jésus lui-même l'a présenté dans la mesure où toute sa mission dans le monde était de rendre le Père présent à travers lui-même. Après être venu, comment aurait-il pu se soustraire à l'homme qui l'avait cherché et qui le cherche encore au long des siècles et en tous temps, comment aurait-il pu confier son nom et son action à un simple appareil, à n'importe quoi qui ne fût pas lui ? « A lire l'Évangile, le Christ paraît hanté par le souci d'écartier tout ce qui pourrait nuire au caractère personnel de ses relations avec ses disciples ; il manifeste son antipathie pour les longues formules de prières - in multiloquio -, pour le formalisme - sa



réaction contre les excès du repos sabbatique et toute l'interprétation pharisaïque de la Loi ; sa religion est amour, don de soi ; il vient avec son Père dans l'âme de ceux qui se donnent ; ils y établissent leur demeure [...] » Habituellement, « nous demandons à l'histoire de nous raconter surtout ou seulement ce qui est arrivé autrefois ; mais, pour la tradition chrétienne primitive, Jésus n'est pas en priorité un personnage du passé, c'est le Seigneur présent dans la communauté, avec sa volonté et sa parole ; oui, il est le Maître de Nazareth, de la Galilée et de la mort à Jérusalem, mais en même temps il est le ressuscité, celui qui nous apporte le salut [...]. »

C'est le Seigneur présent qui définit, aujourd'hui encore, le problème de l'Église. Et c'est pourquoi, avant de l'aborder plus en détail dans ses facteurs constitutifs, il est opportun de confirmer la conscience du fait qui se présente à nous dans sa première apparition historique : l'Église se sent comme la communauté de Jésus, le Messie, non seulement parce que les disciples adhéraient aux idéaux qu'il prêchait, et que certainement ils ne comprenaient pas encore complètement, mais plutôt parce qu'ils s'abandonnaient à lui vivant et présent parmi eux, comme il l'avait promis : « Et voici que je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde » (Mt 28, 20). En cela, ils adhéraient vraiment à ce qu'il avait enseigné, c'est-à-dire que son œuvre n'était pas une doctrine, n'était pas l'inspiration d'une vie plus juste, mais lui-même envoyé par le Père en tant que compagnie sur le chemin de l'homme.

En conclusion, nous pourrions dire que le contenu de la conscience de soi qu'avait l'Église des origines réside dans le fait qu'elle est la continuité de Jésus-Christ dans l'histoire. C'est pourquoi chaque détail analytique, chaque étape dans la compréhension de ce problème devra nous amener à vérifier cette racine.

« Le chrétien est avant tout celui qui croit à la résurrection du Christ. La résurrection du Christ signifie que le Christ est vainqueur, qu'il est vivant, que nous pouvons nous unir à lui, vivant actuellement, et que cette union au Christ est le but de la vie. La résurrection du Christ signifie aussi que le Christ n'est pas seulement le fondateur de l'Église, mais qu'il en reste le chef, invisible mais agissant. »

Les premières communautés exprimaient ce qui leur donnait consistance et les maintenait unies dans des formules que les spécialistes appellent confessions de foi.

« Ici, la foi est toujours la foi en Jésus-Christ [...] ce n'est pas une formule abstraite ou une profondeur anonyme de la réalité, mais Dieu, qui, par l'histoire et le sort de Jésus-Christ, a parlé et agi. Le contenu de la foi est donc une personne, son œuvre, son sort. Les premières formules de confession de foi de la communauté primitive expriment clairement ce lien. Les premières formules de confession nominale résonnent

ainsi : « "Jésus est Seigneur" (Rm 10, 9 ; 1 Co 12, 3), "Jésus est le Christ" (1 Jn 1, 22 ; 5, 1 ; 2 Jn 7) ; la formule de confession la plus importante qui, plus tard, a de loin surpassé toutes les autres, dit : "Jésus est le fils de Dieu" (I Jn 4, 15 ; 5, 5, etc.). A côté de ces formules de confession nominale (homologies), le Nouveau Testament connaît aussi des formules verbales (formules de foi) [...]. A celles-ci appartient surtout la confession "que Dieu l'a ressuscité des morts" (Rm 10, 9 ; Ac 2, 24-32 ; 3, 15, etc. ; 1 P 1, 21, etc.). La plus connue et la plus importante est la formule de foi de la première lettre aux Corinthiens (I Co 15, 3-5) : "que le Christ est mort pour nos péchés selon les Écritures, qu'il a été mis au tombeau, qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Écritures, qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze". Paul introduit cette formule articulée en strophes comme une tradition et il en fait le fondement de sa théologie. »